



Mon Village

Par Charles BIVORT.



FETES RELIGIEUSES ET POPULAIRES

Les trois grands événements de la vie humaine : la naissance qui en ouvre les portes, le mariage qui en constitue l'épanouissement, la mort qui en clôt le cours, ont été de tout à temps l'occasion de cérémonies symboliques. — Ces cérémonies se conforment à la condition du milieu dans lequel elles se produisent et à la situation de ceux qui en sont les exécutants.

LE BAPTÊME.

Le parrain et la marraine sont généralement choisis parmi les parents les plus proches, parfois, et surtout dans les classes peu aisées, parmi les voisins ou les amis.

L'enfant reçoit le prénom du parrain si c'est un garçon, celui de la marraine, si c'est une fille.

Les jeunes gens et les jeunes filles recherchent le parrainage. C'est presque un déshonneur pour un garçon ou une fille d'avoir atteint l'âge de seize ans sans avoir été parrain et ou marraine.

On dit d'eux « qu'ils mangent encore dans l'écuelle du chat ».

C'est ordinairement sur la fin du jour qu'a lieu le baptême. La sage-femme porte l'enfant, la famille suit.

L'usage de jeter aux enfants, à la sortie de l'église, des dragées et même quelques menues pièces de monnaie, s'est généralement conservé.

Autrefois, à défaut de bonbons ou de dragées, on jetait des morceaux de sucre.

C'est aux cris de « Sauerpetter, Sauergiedel » (vilain parrain, vilaine marraine), que les enfants, au retour de l'église, suivent le groupe jusqu'à la maison.

L'usage veut aussi que le curé reçoive du parrain des bonbons ou un cadeau en argent.

Les parents de l'enfant baptisé doivent également un cadeau au curé.

Anciennement, ce cadeau se donnait en nature; il consistait généralement en deux cochons de lait ou en une paire de poulets.

Ces derniers devaient avoir un certain développement: placés dans un boisseau, ancienne mesure du pays de la contenance de 20 litres, ils devaient être assez grands pour en sortir seuls en sautant.

Quand l'enfant a atteint un an, le parrain et la marraine lui offrent chacun une robe.

A partir de la cinquième année, le parrain donne, chaque année, à la fête de Noël, un gâteau appelé « Köndel », que l'enfant doit aller chercher lui-même.

Ce gâteau est souvent accompagné d'une pièce de monnaie.

Le « Köndel » est offert pour la dernière fois l'année où l'enfant fait sa première communion: la générosité du parrain s'exerce, cette fois, d'une manière plus large. Ce dernier « Köndel » s'appelle « Spoun » (copeau); le parrain est ensuite considéré comme matériellement quitte envers son pupille.

LE MARIAGE.

Les mariages d'inclination sont relativement plus nombreux à la campagne qu'à la ville, parce que les jeunes gens ont l'occasion de se connaître plus longtemps. Toutefois, la question de dot a joué de tout temps et jouera longtemps encore le principal rôle.

Le mariage est souvent facilité par des intermédiaires.

L'intermédiaire s'appelle *Brautgesmann* ou *Heilechsmann* (marié); c'est souvent la spécialité d'un individu qui connaît toutes les situations et cherche des rapprochements.

C'est lui qui prépare les projets de mariage: il trouve à un jeune homme, comme on dit, chaussure à son pied. Il facilite les entrevues, débat le chiffre de la dot, et ne cesse son concours que lorsque la céré-

monie du mariage est achevée. Il assiste au repas de noce, à une bonne place.

Dans certains pays, l'intermédiaire n'intervient que lorsque le jeune homme a choisi sa future compagne. Son rôle est ainsi décrit dans les *Croyances du Centre de la France*, par Laisnel de la Salle :

« Lorsqu'un galant a définitivement arrêté sa visée et jeté son dévolu, il se met en quête d'un *Menon*, c'est-à-dire d'une personne « d'expérience capable de le guider dans son entreprise, d'aplanir « toutes les difficultés, et qui veuille bien se charger de la demande « en mariage, tout en faisant habilement valoir les qualités de son « protégé.

« Le *Menon* est ordinairement choisi parmi les notables de l'en- « droit qui ont la langue la mieux pendue. Cette espèce d'entremet- « teur est connu sous bien des noms en Berry; on l'appelle: chien ou « ambassadeur, chien blanc, tête de loup, accordeux, chat-bure, ou « stamaraude (chat de maraude), gourlaud (Bourbonnais), enfin, « chez les Hindous, gourou. »

Il reçoit de ce chef, du marié, quand il réussit, soit un chapeau neuf, soit une paire de souliers ou encore une commission en argent plus ou moins forte selon la fortune des jeunes gens dont il a facilité le mariage. Parfois, l'intermédiaire est une femme, une voisine ou une amie. Dans ce cas, le cadeau consiste généralement en une robe ou un bijou.

Lorsqu'un mariage est décidé dans un village du Luxembourg, les camarades du fiancé se réunissent le soir devant la maison de la jeune fille et tirent des salves de fusil ou de pistolet.

Anciennement, ils étaient invités par les parents à venir s'asseoir à leur table; aujourd'hui, ils reçoivent une pièce de monnaie, qu'ils vont dépenser au cabaret.

Cette salve joyeuse se renouvelle pendant la cérémonie religieuse.

Les préliminaires du mariage sont accompagnés de réjouissances à peu près analogues en tous pays. Les cadeaux de fiançailles ont dû varier suivant les temps et aussi suivant la fortune des prétendants.

On se marie généralement à la mairie la veille du jour où le mariage à l'église a lieu.

Après la cérémonie religieuse, on se réunit, pour le repas des noces, soit au cabaret, soit dans une grange ornée de fleurs pour la circonstance.

Jusqu'en 1850, on offrait, dans certaines contrées du Luxembourg, aux amis venus des villages voisins pour apporter leurs vœux aux mariés, du gâteau, du vin ou de la bière.

Le repas des noces est généralement des plus copieux.

Le nombre des invités varie selon la fortune des parents, qui président au banquet.

L'usage veut que, pendant le repas, les demoiselles d'Honneur remettent à tous les invités des fleurs pour orner le corsage des femmes ou la boutonnière des hommes.

La mariée doit aussi s'attendre à se voir retirer sa jarretière* de circonstance, qui est alors exposée et dont les morceaux sont ensuite offerts aux jeunes gens.

La coutume de retirer un des souliers de la mariée pour le remplir de vin d'honneur offert aux convives paraît avoir été abandonnée depuis longtemps là où elle était en usage.

Après le repas, la danse commence dès l'après-midi, pour ne se terminer que le lendemain matin.

Une ancienne coutume veut que la mariée, après avoir fait un tour de valse ou de polka avec son époux, danse un tour avec chacun des cavaliers présents: cela s'appelle le « *Brautdanz* » (la danse de la fiancée).

Ce sont encore les camarades du jeune homme qui viennent, le lendemain du mariage, pendre la crémaillère. Ils obtiennent un nouveau cadeau en argent, lequel reçoit la même destination que le premier.

